



LAPE LORRAINE

« Comment rencontrer l'Autre » au-delà des stéréotypes et des préjugés ? »

Compte-rendu de la journée du 14 décembre 2015 au centre social Glorieux Cité Verte à Verdun
Intervention de Mme Floriane Bouvet, psychologue et formatrice à L'IRTS de Lorraine :

Floriane Bouvet a travaillé pendant 5 ans comme psychologue dans un EPHAD, en établissement d'accueil de personnes âgées dépendantes. Actuellement elle intervient essentiellement auprès d'étudiants des IRTS de Lorraine, élèves infirmiers sur des notions qui se rapprochent des stéréotypes, du fonctionnement et de la dynamique des groupes, à la discrimination et dans un cadre associatif dans des écoles, des lycées sur des modules destinés à des élèves sur la non discrimination. Elle a peu d'expérience dans la petite enfance, les exemples pour illustrer les propos seront plutôt généralistes ou pris dans d'autres lieux de travail.

Qu'est-ce qui se joue en nous, en termes de fonctionnement qui produit des stéréotypes, et dans un sens plus large qu'est-ce que cela entraîne, implique dans la rencontre à l'autre et dans les interactions que nous pouvons avoir entre êtres humains? Mais malheureusement nous ne nous limitons pas à cette simple case d'être humain à être humain, il y a plein d'autres cases qui viennent croiser notre regard, notre positionnement par rapport à l'autre, ce que nous pensons des autres de leur comportement, de qui ils sont, de pourquoi ils font, est-ce que nous les jugeons avec ou peu de valeur. La question, c'est pour nous professionnels finalement de l'accompagnement, c'est de savoir comment nous nous positionnons par rapport à l'autre et comment nous pouvons réfléchir à mettre en distance certains de nos stéréotypes, voire de nos préjugés qui sont présents et qui même si nous voudrions avoir une image positive de nous-mêmes, sont véhiculés socialement par notre environnement et nous n'y échappons pas forcément facilement.

Première entrée : est-ce que la rencontre c'est vraiment le point de départ ? Nous pouvons penser que tout se joue là dans la première rencontre que ce soit en binôme ou en groupe.

Mais ce n'est pas forcément la rencontre qui est le point de départ. Quand nous nous rencontrons la première fois, nous n'arrivons pas vierge de tout rapport et élément. Nous proposons une image à l'autre: apparence physique, genre, profession, appartenance ethnique. L'autre va arriver aussi avec un ensemble d'attributs. Certains ne sont pas visibles : par exemple la religion nous ne la voyons pas forcément. La rencontre se fait toujours dans un contexte particulier, dans un environnement avec ce que cela va impliquer. Nous arrivons avec des stéréotypes : « les meusiens sont comme cela » et les meusiens ont des stéréotypes sur les mosellans. Quand vous êtes sur la route si un conducteur n'a pas un comportement adapté, vous regardez la plaque de la voiture et si c'est un autre département par exemple : vous allez dire que c'est normal car il fait partie d'un autre groupe, il est différent. Dans les rencontres, même si nous voudrions dire, nous partons de zéro, de rien, il y a énormément d'éléments présents et qui font que déjà perceptivement, nous allons orienter notre façon de concevoir l'autre et de ce que nous allons lui dire.

Souvent, nous entendons dire que ce n'est pas bien de mettre les gens dans des cases mais notre cerveau le fait, il a besoin de simplifier l'environnement, la réalité pour mobiliser des ressources sur les tâches plus importantes. Les informations arrivent, le cerveau adapte et simplifie. Pour certaines personnes (les autistes par exemple) cette catégorisation ne va pas se faire de la même manière, les informations peuvent être perçues différemment et le tri va être compliqué. Dans un fonctionnement normal, le cerveau va mettre les objets, les personnes, les éléments que nous percevons dans des cases, nous catégorisons.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, ce sont les personnes, comment nous les catégorisons.

Catégorisation : activité mentale du cerveau qui va regrouper, classer des éléments qui vont paraître pour lui proches, semblables. Quand il y a des différences : nous séparons les catégories.

Cela se fait sur des caractéristiques communes, cela va entraîner des biais qui peuvent accentuer les ressemblances et les différences à l'intérieur d'un groupe. La psychologie sociale fait des expérimentations pour contrôler ces biais. Quand nous évoquons une catégorie, l'idée c'est que les meusiens se ressemblent plus entre eux que si on compare les meusiens et les mosellans. Quand nous appartenons à un groupe, par exemple pour la couleur de peau, nous allons dire « les asiatiques se ressemblent beaucoup, ils sont tous un peu pareil » alors que les asiatiques pensent la même chose des européens. Quand nous appartenons à un groupe, généralement nous avons plus tendance à voir des différences dans notre propre groupe que quand nous regardons un autre groupe. Cela peut se justifier de plusieurs manières : est ce que nous sommes proche de ces personnes de l'autre groupe, est-ce que nous avons l'habitude de les côtoyer, cela peut réduire la variabilité.

Les catégories ou les cases ne sont pas fixes, c'est nous qui construisons ces cases. La limite entre les catégories est quelque chose d'arbitraire. Par exemple pour la catégorie femme, homme, la frontière peut nous apparaître bien nette. Pourtant dans certaines cultures, il peut y avoir une variation différente. Nous faisons des catégories et nous en avons besoin. La catégorisation peut nous aider à ajuster notre comportement, par exemple si nous voyons une personne en uniforme, nous allons nous dire c'est un gendarme et nous ralentissons : nous ajustons notre comportement. Ce sont des repères qui nous donnent l'impression de contrôler les choses et de comprendre les choses. En psychologie sociale, la tendance est de dire que nous avons beaucoup de comportements qui sont irrationnels, il ya le fruit du hasard plein de choses mais pourtant nous avons tous l'impression d'avoir une certaine maîtrise sur ce que nous faisons et sur comment nous percevons le monde.

Notions de stéréotypes et préjugés :

C'est quand nous pointons particulièrement des ensembles d'attributs pour un groupe. Par exemple pour les sans domiciles fixes, qu'est-ce qui vient à votre esprit ? Réponses : souffrance, chien, cartons, pauvreté, marginalité, alcool. Nous associons des éléments physiques, des comportements, des émotions. Ces ensembles d'attributs ne sont pas forcément vrais, ils vont être simplificateurs: par exemple « une personne qui mendie est sans domicile fixe », pourtant si nous croisons les deux catégories « les sans domicile fixe » et « les personnes qui mentent » ce ne sont pas forcément les mêmes personnes qui mentent et qui sont sans domicile fixe.

Un stéréotype englobe un ensemble de croyances : qu'est ce que partage une catégorie, quels sont les attributs qui vont faire écho, tout le monde a peu les mêmes à l'esprit.

Les stéréotypes vont orienter notre perception du monde. Ce sont les croyances à propos de caractéristiques qui sont partagées par un groupe de personnes du simple fait qu'elles appartiennent à la même catégorie. Même si nous n'y croyons pas, nous en avons tous dans la tête.

Stéréotypes : c'est de la **description** sur toutes les catégories : professionnels de la petite enfance, les maghrébins, les mamans, les papas, les adolescents, les grands-parents ... Dès que ces descriptions sont reconnues socialement, les stéréotypes vont se reformer. Nous supposons que ces croyances sont partagées parce que nous en discutons, les médias en parlent. Quand nous les relayons avec une blague, quand nous allons dire « Attention, ces personnes faisant partie de cette catégorie sont des voleurs » cela nous sert socialement.

Les préjugés : il y a un **versant évaluatif** automatique. Si le stéréotype est une croyance, le préjugé est une attitude. Le préjugé est une porte vers la discrimination. Les stéréotypes peuvent avoir une connotation positive ou négative, nous passons rarement du stéréotype directement à la discrimination. Il faut du préjugé, du jugement, avant d'arriver à la discrimination. La frontière entre les stéréotypes et préjugés n'est pas claire. Les affects, jugements sont plutôt négatifs pour les préjugés. Dans notre société, la norme c'est que ce n'est pas bien d'être discriminant.

Parfois, les personnes ont un contre exemple du stéréotype exemple : « les arabes sont tous des voleurs » mais mon ami Mohamed n'est pas comme les autres, nous le sortons de la catégorie : « oui mais lui n'est pas pareil », plutôt que de changer de vision sur la catégorie, nous allons retirer la personne de la catégorie.

Les stéréotypes et les préjugés vont influencer notre perception mais aussi l'interprétation de ce que nous voyons.

Exemple d'une expérience qui a été menée en 1976 : un bébé de 9 mois est filmé, il y a une boîte devant lui, elle s'ouvre, un jouet sort. Le bébé pleure. Pourquoi ce bébé pleure t-il ? Les chercheurs disent aux personnes qui visionnent ce film : c'est un garçon, elles vont dire il pleure parce qu'il est en colère, énervé. A un autre groupe, les chercheurs disent c'est une fille : l'interprétation des pleurs change : elle est triste, elle veut sa maman. Les stéréotypes se révèlent : un garçon est impulsif, en colère, une fille est calme, douce, cette expérience montre que même pour de très jeunes enfants, des comportements sont déjà attendus.

L'ambivalence est contrebalancée quand nous évaluons les personnes sur deux axes, dimensions :

- L'axe de sociabilité : est-ce qu'elle est tournée vers les autres, sensible, empathique, polie. Ces critères sont utilisés souvent pour juger si la personne est plus ou moins sociable.
- L'axe de la compétence : personne très active pour accomplir une tâche, ambition, leader dans le groupe auquel elle appartient.

Modèle de contenu du stéréotype :

Exemple : Les «femmes au foyer » peuvent être perçues comme plutôt sociables mais plutôt pas compétentes.

Autre catégorie: « Femme d'affaires » sont perçues comme étant moins sociable mais hyper compétente.

Sur l'axe sociabilité ce qui pose question c'est : est-ce nous pouvons coopérer avec le groupe que nous ciblons ou est-ce que nous sommes en compétition avec ce groupe là ?

Par exemple le groupe « femmes au foyer » n'est pas perçu comme menaçant donc nous sommes plutôt dans la coopération. Nous pouvons avoir un discours positif : elles sont sociables, elles s'occupent bien des enfants. Mais en même temps nous pouvons avoir un discours négatif en termes de compétence : « s'occuper des enfants ce n'est pas vraiment un travail ». Donc il y a ambivalence avec un discours positif qui contrebalance. Par contre, pour la catégorie « femmes d'affaires» nous allons être plutôt dans la concurrence. Elles peuvent mettre en péril la vision que nous avons de notre société. Par contre, pour en arriver à ce niveau : il faut qu'elles aient beaucoup de compétences.

Ce qui est embêtant, c'est quand il n'y a pas de discours positif qui contrebalance : ce sont les groupes que nous allons juger peu sociables et peu compétents. Par exemple le groupe « des bénéficiaires des aides sociales » : ils ne trouvent pas de travail, ils ne sont pas compétents en plus ils sont peu sociables : ils ne disent pas merci... » Les « sans papiers» pourtant souvent diplômés, sont perçus comme moins intelligent car ils ne maîtrisent pas la langue française. Les personnes âgées sont mieux perçues, le discours est plus positif : ils ne posent pas de problèmes et n'essayent pas de devenir dominant.

Intervention d'un participant : « Dans les lieux d'accueil enfants-parents, nous accueillons les personnes dans l'anonymat, sans connaître quelque chose sur l'autre, dans cette première rencontre il faut penser quand même à ces phénomènes de catégorisation pour que cela n'agisse pas. Mais même si nous y pensons, cela peut surgir avant que nous nous en rendions compte. Il est important de connaître ces mécanismes de catégorisation pour faire écart, il faut en avoir conscience.

La question c'est : comment nous croisons ces deux axes « sociabilité » et « compétences » que nous prenons quand nous voulons juger des personnes, bien sûr il y a d'autres axes à croiser mais ce sont les deux là qui reviennent le plus souvent

Ce qui est important à retenir c'est que cela existe chez tout le monde mais pour faire écart, il faut s'en rendre compte. Même si nous ne croyons pas à ces préjugés : les mécanismes sont en nous. Les

phénomènes culturels sont importants aussi, ce qui va être partagé ou non dans le groupe. Dès qu'il y a **rapport de domination : il y a inégalité et potentiellement discrimination.**

Les préjugés enferment, exemple : les filles qui sont en terminale S, ne sont plus trop visibles dans les filières scientifiques, elles se perçoivent elles-mêmes comme incompetentes pour faire de hautes études scientifiques.

Nous avons toujours nos propres références, l'Autre ce n'est pas nous. Si nous ne connaissons pas l'autre, nous pouvons nous réfugier dans nos représentations pour nous rassurer, nous sentir en sécurité nous mêmes.

Des études ont été faites sur les parents qui accompagnent leurs enfants dans les musées des sciences, il y a une dynamique des genres avec des différences entre garçons et filles. Les adultes ont plus tendance à expliquer aux garçons et à décrire aux filles.

Après l'âge de trois ans, l'enfant devient conscient de son sexe et acquière le sentiment d'appartenance à son groupe. Quand l'enfant va comprendre à quel genre il appartient, soit cela va lui correspondre, il va comprendre les attentes sociales et s'y ajuster. Nous sommes pris là dedans : proposer une poupée aux filles, une voiture aux garçons. Il y a un fonctionnement : nous catégorisons, cela a pour effet de simplifier mais crée également des stéréotypes qui ne correspondent pas à la réalité, qui gomment la diversité. Si les stéréotypes sont véhiculés socialement, ils vont induire des comportements. Nous nous catégorisons nous-mêmes pour éviter le sentiment d'insécurité, pour apporter des éléments stables, les autres nous paraissent aussi stables Ils nous orientent vers ce que nous allons faire, mémoriser. Pour une partie des chercheurs : nous ne pouvons pas empêcher leur apparition, le stéréotype s'active avec la catégorisation, c'est inconscient, cela se passe au quotidien, nous grandissons dans une société qui véhicule des stéréotypes.

Exemple : des étudiants américains fréquentant une prestigieuse université qui ont les mêmes compétences scolaires, doivent passer des tests d'intelligence, le stéréotype « les noirs sont moins intelligents » va engendrer de l'angoisse, de la pression et la performance diminue pour les étudiants noirs. Nous pouvons avoir des préjugés, des stéréotypes sans faire de discriminations mais s'il y a discrimination, cela part de stéréotypes, préjugés.

Qu'est-ce que nous faisons de tout cela ?

Beaucoup d'entrées, de choses se croisent. Il y a le présupposé : les gens ne se connaissent pas, appréhendent l'autre, si les gens se connaissent mieux : il y a moins de préjugés, de discriminations entre les membres du groupe. Certaines conditions vont faciliter cela : si les personnes ont un objectif commun, le contact entre les groupes doit être approuvé par les personnes qui portent la responsabilité des structures. Cela ne marche pas quand il y a un groupe dominant, quand un rapport de domination existe. Il ne suffit pas de mettre les personnes dans la même pièce pour que cela marche, les personnes doivent coopérer mais s'il y a échec cela renforce les préjugés. Parfois, nous pouvons réduire la discrimination à l'intérieur du groupe mais pas à l'extérieur.

Si nous augmentons la variabilité : les personnes ont moins de préjugés. Par exemple : deux groupes de personnes lisent des carnets de voyage sur le Maroc, pour un groupe le carnet décrit les habitudes, des discours identiques, pour l'autre groupe le carnet mentionne davantage de sous groupes.

Plus nous introduisons de la diversité, de la complexité au sein du groupe, plus cela aide à lutter contre les préjugés.

Faire appel aux émotions, à l'empathie aide également à éviter les préjugés. Se mettre à la place de l'autre réveille une chose : l'intérêt pour le bien être de soi et des autres. Le sentiment de justice et d'empathie sont présents chez la plupart des personnes, permettent d'empêcher l'évocation, la focalisation sur les stéréotypes. Quand nous ressentons des sentiments positifs vers une personne, c'est plus difficile de la discriminer.

Nous ne pouvons pas empêcher les catégories, il y a des stéréotypes qui vont se construire et l'apparition des préjugés va limiter des deux cotés : celui qui produit et l'autre. Face à cela, la position que nous pouvons avoir, c'est de dire d'accord : il ya des différences et des points communs à tous. Au-delà du processus de catégorisation, chacun a besoin d'avoir une identité positive « je vau quelque

choses. Ce qui nous rassemble : ce sont les points positifs, l'envie de partager avec les autres, que chacun puisse accéder à une place, avoir son identité reconnue. Nous avons tous les mêmes besoins de base, quand ces besoins ne sont pas reconnus, cela fait émerger de la défiance, de l'agressivité. Si nous accueillons une personne ayant des préjugés, l'accueil inconditionnel en laissant les paroles s'exprimer, permet d'éviter que la personne ne ressente un sentiment d'injustice et cela permet de décomplexifier les situations.

communauté de communes et de l'Etat.

Travaux en ateliers sur la thématique du jour :

4 questions :

-Réactions par rapport à l'intervention de Mme Bouvet, échos par rapport à la pratique :

Certaines participantes ont été mal à l'aise par rapport aux propos du début de l'intervention, se sont senties bousculées. Elles se sont retrouvées plutôt dans la fin de l'intervention quand des pistes ont été évoquées : reconnaissance du besoin de justice, de valeur de chacun.

Les échos avec les vécus dans les lieux :

- une mère qui s'isole du groupe, elle est institutrice, n'a rien à apprendre des autres (mères au foyer)
- un parent avec un vécu difficile se tient à l'écart des autres, c'est parfois difficile de faire sauter les barrières
- Les personnes d'origine différentes, restaient repliées sur leur communauté d'origine, des échanges de recettes culinaires ont permis de les rassembler, d'initier de beaux échanges. Trouver des points communs a permis de dépasser les a priori.
- La barrière de la langue peut entraver également la communication, la connaissance des uns et des autres
- Une grand-mère vient dans un lieu d'accueil avec son petit fils, elle y fait des rencontres qu'elle n'aurait jamais faites en dehors du lieu.

Comment construisons-nous des représentations ? :

Une maman a été accueillie avec ses 3 enfants dont le petit dernier a 3 mois, par la suite les accueillants ont appris que cette maman était gendarme, ils n'avaient pas imaginé qu'elle puisse être gendarme tout comme cette maman qui a eu beaucoup d'échanges avec des accueillants qui ont découvert par la suite qu'elle était psychologue.

Le lieu d'accueil enfants-parents nous aide dans l'accueil inconditionnel à éviter les préjugés.

Comment en prendre conscience, comment faire pour les éviter ?

Comment accueillir une personne discriminante ?

L'humour peut servir parfois à débloquer les situations où la relation est difficile.

Les partenaires ont parfois également des stéréotypes sur les lieux d'accueil enfants-parents d'où l'importance d'être très clair quand nous présentons les lieux aux partenaires

Comment les parents nous voient-ils ? :

Certains parents viennent pour le côté professionnel des accueillants, pour avoir des réponses à leurs questions. D'autres ne nous voient pas comme des professionnels.

Etonnement d'accueillants que la confiance s'instaure aussi rapidement avec les parents, qu'ils se confient en toute confiance.

Les gens construisent des représentations sur nous parce que nous ne sommes pas assez clairs, 90% des plaquettes d'infos sur les lieux d'accueil ne mentionnent pas la socialisation, la séparation deux objectifs majeurs de nos lieux.